

DES LIVRES-OBJETS



Christian DORRIÈRE

Faiseur de poèmes pendant plusieurs années, Christian DORRIÈRE* se consacre maintenant aux livres-objets dont les tirages limités ne posent pas de problèmes de financement ni de stockage et dont la diffusion est assez aisée.

* Voir Créations n° 44.

En Christian DORRIÈRE, j'ai rencontré un poète, éditeur, artiste qui s'adonne à des activités poétiques, artistiques, artisanales, intellectuelles mais qui refuse tous les qualificatifs de poète, éditeur, artiste, plasticien, mots qu'il appelle, selon l'humeur, magiques, gargarismes, paravents à foutaises.

J'ai découvert un passionné de la langue, un amoureux du papier, un goûteur de mots, quelqu'un qui prend plaisir à faire avec rien des livres insolites chargés de tout un poids d'humanité, de tendresse, d'humour, de révolte, un être modeste parce que modestes sont les découvertes de ceux qui, obstinément, cherchent, solitaires, à affiner leur rapport au monde, loin de l'agitation des pantins babillards et intéressés, mus par de grosses ficelles idéologiques, de pieux mensonges et de saintes vertus de convention.

Marie-Pierre FONTANA

C'est le côté plastique du livre qui l'intéresse. Il aime fabriquer ses livres et une de ses maximes préférées est de Platon : *Pense avec tes mains*. Il se dit éditeur-bricoleur et se plaît à rappeler que le mot *poème* vient d'un vocable grec signifiant *faire*.

Ce sont les matériaux qui commandent ses idées de création. Des objets rencontrés déclenchent le plaisir de faire. Le livre de poésie devient objet de poésie et poésie de l'objet.

Ainsi, tombant sur un lot de couvercles de cafetières émaillées, il édite *Le matin*, une anthologie regroupant cent-cinq poètes contemporains et sept illustrateurs. Le tirage de tête de cet ouvrage se

présente sous une toile cirée de table de cuisine agrémentée d'un couvercle collé dessus.

Un jour, il trouve des étiquettes pour coller sur les bouteilles de vin. De là lui vient l'idée d'une anthologie sur le vin : couverture vert bouteille, étiquette portant le titre *Coupages*, quarante-et-un poètes dans la diversité et la convivialité du vin. Le fermoir est, naturellement, un bouchon de liège !

Il y a des livres contenus dans des boîtes à lettres, dans des paquets de cigarettes, dans des boîtes d'allumettes, en forme d'album à colorier, faits dans toutes sortes de papiers, avec des collages, des pliages, des gouaches originales, des linogra-



vures, des gaufrages, des peintures à l'huile, des encres, des boulons, des sérigraphies, des livres de tous formats...

Il est impossible de les décrire. Il faut les prendre en main pour en soupeser toute la densité. Rien n'y est gratuit. Chaque trouvaille plastique est là pour surdéterminer le texte.

Il vient d'acheter un lot d'ardoises d'écoliers. Ces ardoises sont assemblées deux par deux avec une charnière à piano : elles deviennent la couverture d'un livre sur l'enfance, intitulé *Ardoises*. Henri GAY, un plasticien qui travailla beaucoup avec le PAVE* est en train de faire des peintures sur chacune de ces ardoises...

Trente-sept livres-objets ont déjà été édités.

* Le PAVE (poèmes à voir et à entendre) : association créée par Christian DORRIÈRE pour monter des expositions sur des auteurs et éditeurs de poésie au foyer du théâtre de Caen. (Voir *Créations* n° 44.)



Nicole MORELLO plasticienne du livre

Nicole Morello est née en 1953 à Neuilly-sur-Seine.

Elle a fait des études supérieures de lettres et de langues à Paris et obtenu, en 1983, une bourse d'arts plastiques de l'office franco-allemand de la jeunesse.

Depuis 1984, elle participe à de nombreuses expositions organisées par la galerie Caroline Corre à Paris sur le thème du livre d'artiste.

Nicole Morello a commencé à faire des livres sculptés en 1979. L'idée lui est venue après avoir peint des livres puis en les découpant à partir d'éléments qui réapparaissent au hasard par transparence de la peinture.

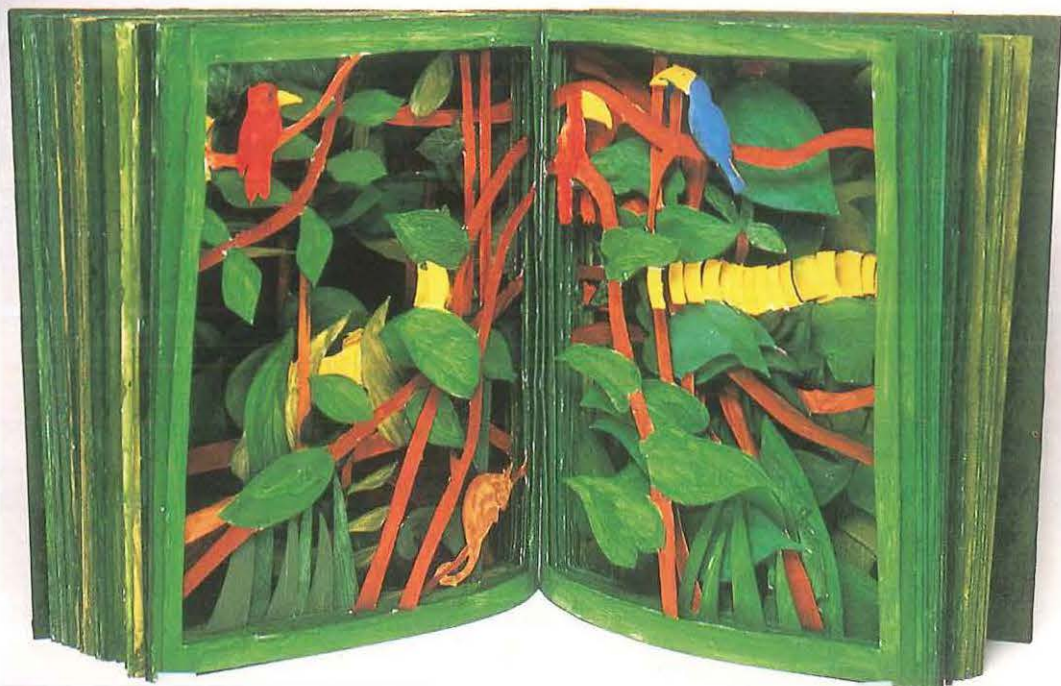


Iceberg II

49,5 x 35,5 x 7 cm

Ce livre est fait de feuilles de journaux collées ensemble puis découpées et peintes à la gouache.

Il représente une colonie de pingouins juchée sur la glace.



La balade du serpent jaune

Un livre entièrement fabriqué

35 x 29 x 7,5 cm

Pour Nicole Morello, ses livres sont un retour en arrière, des livres comme on les faisait bien avant Gutenberg : un travail de moine en somme.

Ses livres, simple deuxième lecture en relief et en couleurs, ignorent le verbe au profit d'un étonnant travail plastique.

Chaque page, découpée et peinte, représente un motif unique.

Ces livres-sculptures sont aussi, par leur riche thématique, dépositaires de la mémoire collective.

LE LIVRE SCULPTÉ : ASPECTS TECHNIQUES ET ESTHÉTIQUES

Nicole Morello utilise essentiellement deux techniques. La première consiste, en partant d'un livre, à en découper les feuilles une à une. Pour la seconde, elle assemble des feuilles de journaux, les découpe puis les relie, ce qui a nécessité un apprentissage minimum de reliure pour l'assemblage. Tous les découpages se font au cutter. Cette technique est un moyen d'expression au même titre que le travail de la pierre.

Le livre est un moyen d'expression sculpturale extraordinaire puisqu'il s'ouvre et se ferme. Le volume change : c'est d'emblée un jeu, une surprise, comme un petit théâtre ; le rideau s'ouvre et se ferme.

Nicole Morello aimerait, à l'avenir, intégrer des textes, travailler pour l'illustration des livres d'enfants.

Le livre sculpté, c'est bien parce que ce n'est pas cher, facile à transporter, à fabriquer, à ranger. Mes livres sont des illustrations en relief : je pars toujours d'un texte qui, en général, disparaît, recouvert par la peinture. Cela peut être un livre original mais aussi un article de journal que j'illustre en confectionnant intégralement un livre avec des pages blanches ou des pages de vieux journaux.

Les couleurs et les formes remplacent les mots. Il s'agit souvent de la répétition d'un même sujet au fil du feuilletage du livre, telles les lettres de l'alphabet qui, agencées différemment, finissent par former une histoire.

Les thèmes choisis sont des mots de passe de notre culture enfantine et scolaire : Cendrillon et son bal, Moïse traversant la mer Rouge, Noé et son arche, les animaux du monde... Ces livres n'instruisent pas, ne veulent rien apprendre. Ce sont, avant tout, des œuvres plastiques. En une année, l'artiste peut sculpter jusqu'à huit livres.

Le livre est fait pour être mis en bibliothèque, pour ne pas laisser. Il doit être manié, éventuellement sali : c'est la démythification de l'œuvre d'art. S'il est éclairé par un spot, il est mis en valeur, les ombres projetées donnent un relief étonnant.

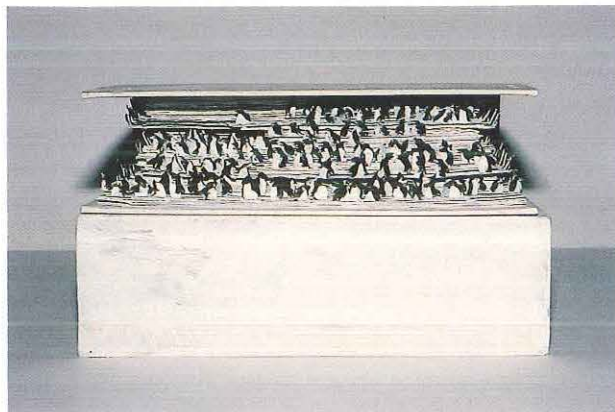
On peut utiliser des catalogues, détourer les images, enlever les textes.

Florence SAINT-LUC



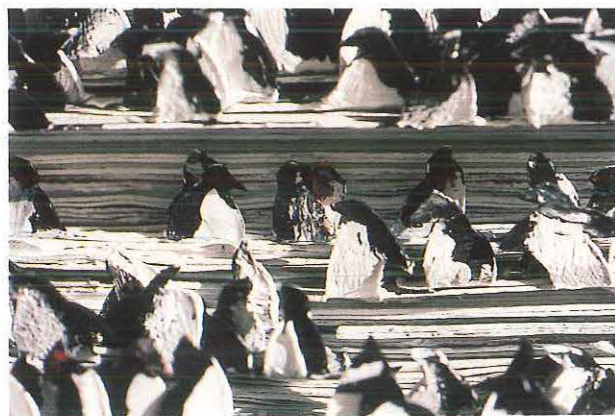
La balade du serpent jaune 35 x 29 x 7,5 cm

C'est l'histoire d'un serpent qui se promène dans la forêt et forme quatre lignes horizontales jaunes : c'est sa ballade (petit poème, comme la ballade des pendus de François Villon). Chaque page représente un tronçon du serpent, quelques mots de la ligne. Aucun texte écrit n'est présent mais les formes et les couleurs sont agencées plastiquement comme un texte.



Banquise 28,5 x 20,5 x 8 cm

C'est une colonie de pingouins jacassant autour d'un bloc de glace.



Banquise – Détail

Dans ce livre, seule la tranche est sculptée. Contrairement au Serpent jaune, il ne se feuillette pas. On tourne autour et les pingouins, un à un, comme mot par mot, racontent l'histoire d'une colonie entière.



Crépuscule 48,5 x 35 x 5 cm

C'est en voyant, dans un livre de la collection Encyclopédie par l'image (Librairie Hachette) intitulé *Les oiseaux*, la photo d'un aigle observant un troupeau de moutons que m'est venue l'idée de ce livre. Il raconte une histoire, page par page, avec un début – l'apparition de l'aigle dans le ciel clair – sur la première page, puis la descente progressive de l'aigle sur les autres pages, et une fin – la capture, à la nuit tombante, du mouton – sur la dernière page. La réalisation plastique est très proche de l'image de départ.

André Villers est photographe.
Michel Butor est écrivain.

De leur rencontre sont nés,
au fil du temps,
de merveilleux livres-objets.

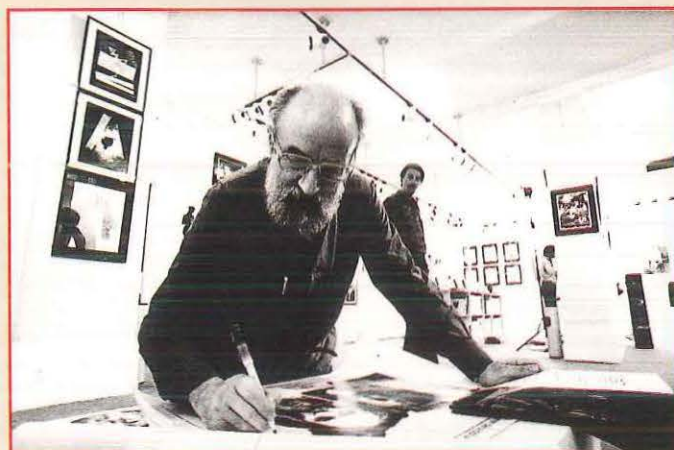
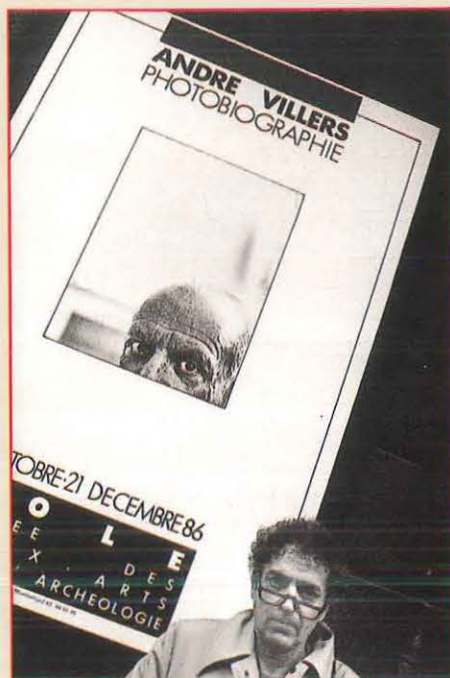
Rares, ces livres à lire, demeurent à nos yeux
de véritables sculptures poétiques.

Détonateurs d'une nouvelle façon d'être,
ces livres-objets sont nos hiéroglyphes du futur.

Le texte de Michel Butor, ci-dessous,
est l'extrait d'un propos transcrit.

Il démontre la métamorphose du mot
dans notre espace contemporain.

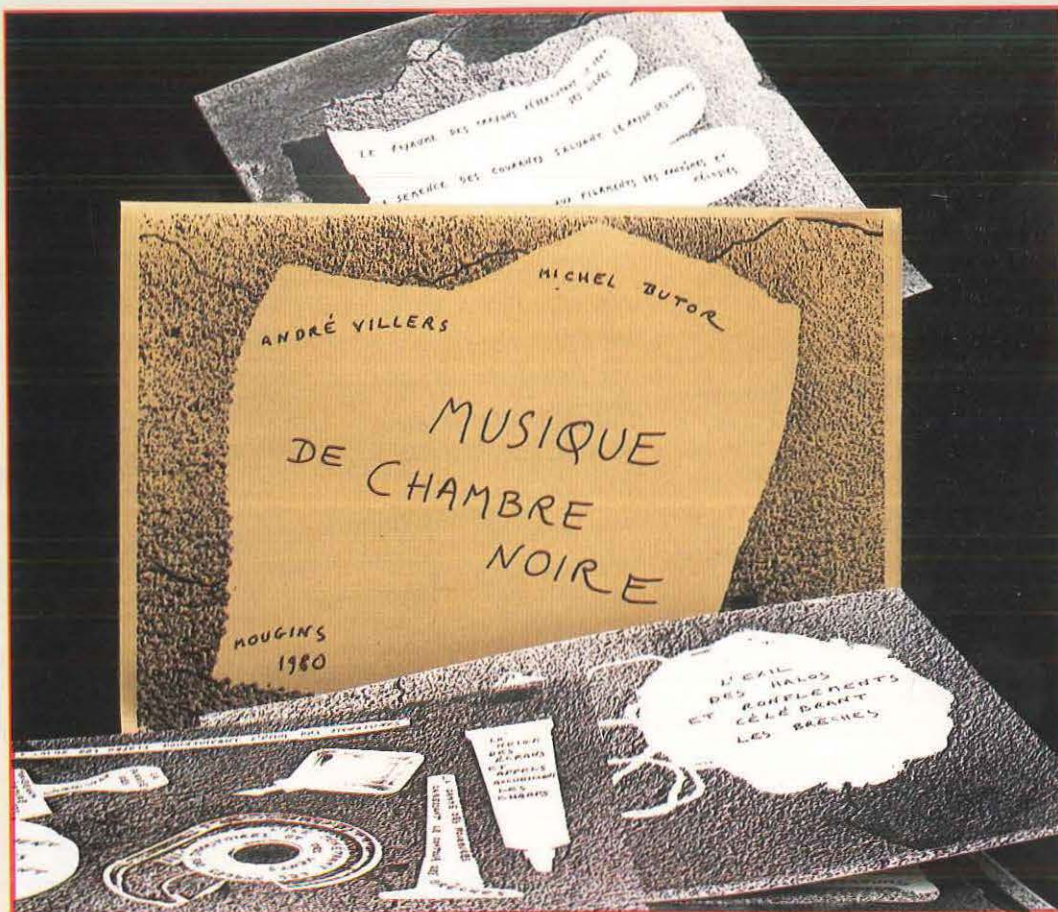
André VILLERS



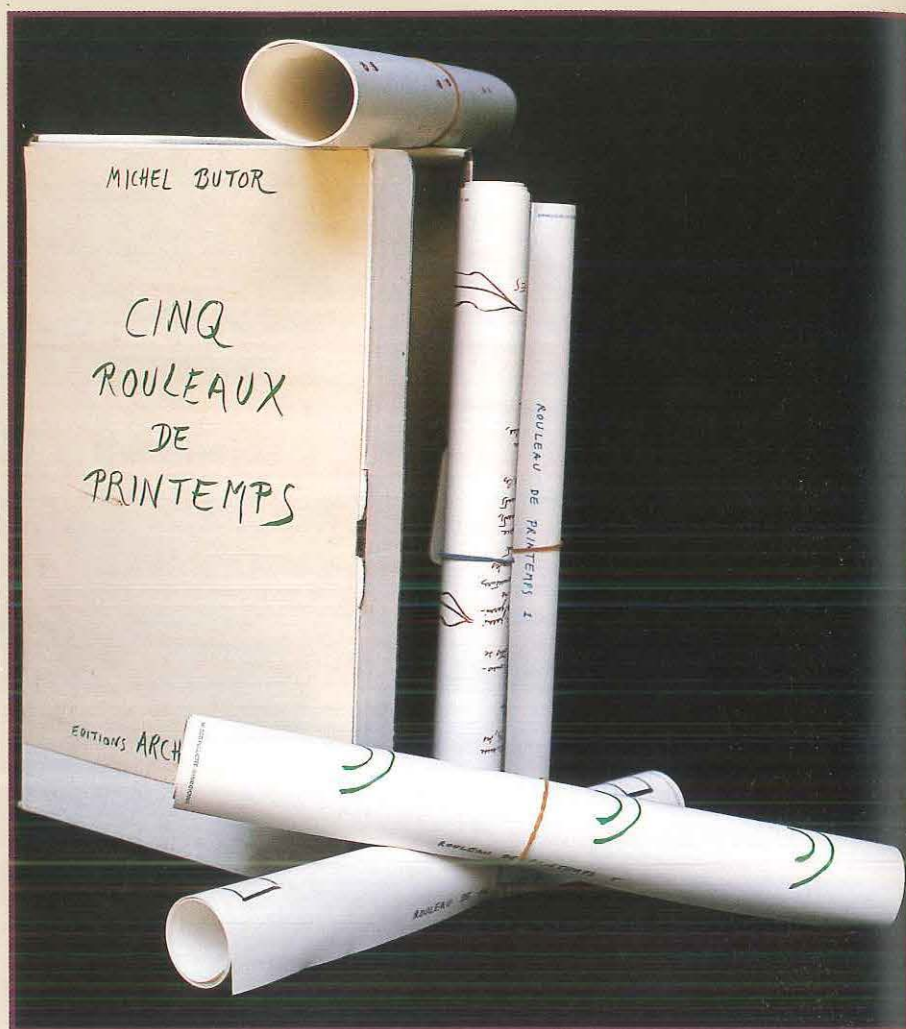
Michel BUTOR

[...] J'ai écrit il y a quelques années un texte sur les mots dans la peinture. Ayant travaillé longtemps sur les aspects optiques de la littérature, sur la façon dont on pouvait organiser des pages et des volumes, j'ai interrogé les peintres sur leur utilisation des mots, et je me suis rendu compte que, même dans la peinture occidentale, ils étaient fort fréquents, et que leur introduction dans le tableau apportait toutes sortes de phénomènes et de problèmes. Tout cela est évidemment valable aussi pour la photographie ; et si les mots dans la peinture m'ont enseigné quelque chose sur la littérature, sur ce que peuvent être les mots, évidemment la photographie du mot peut avoir une valeur poétique extraordinaire.

Dans la constitution de cet objet si mystérieux, si mystérieusement inconnu qu'est le livre, la photographie et les techniques qui lui sont propres jouent un rôle de plus en plus grand : photocopie, photo-composition, photogravure, etc. De nombreux éditeurs aujourd'hui, au lieu de recomposer un texte, vont nous donner une photographie de l'édition antérieure. Il est évidemment possible de travailler photographiquement sur ce texte, de le manipuler, de le métamorphoser, de le « révéler ».



Les mots existent d'abord dans ce qui est photographié. Ils envahissent de plus en plus notre entourage. Déjà dans certaines œuvres d'Atget nous assistons à cette invasion. Lorsque nous regardons certaines images anciennes de tel coin de ville, de tel carrefour, il arrive que nous n'y découvriions aucun texte, mais si aujourd'hui nous prenons ce même carrefour, son image fourmillera de mots. Si l'on se promène dans les rues principales de Chalon-sur-Saône, l'œil est constamment sollicité par les annonces, les noms de rues, les livres dans les librairies, toutes les indications dans les vitrines qui jouent le rôle de légendes par rapport aux objets montrés, légendes souvent réduites au seul énoncé du prix, les journaux chez leur marchand, etc. Nous n'en finirions pas. Le texte est là, dans la rue, et nous ne le lisons pas, dans cet espace, de la même façon que dans un livre classique, sur une page blanche. Le photographe peut le capter, l'éliminer autant que possible, ou au contraire le privilégier, en privilégier certaines parties, certaines rencontres de mots particulièrement intéressantes.



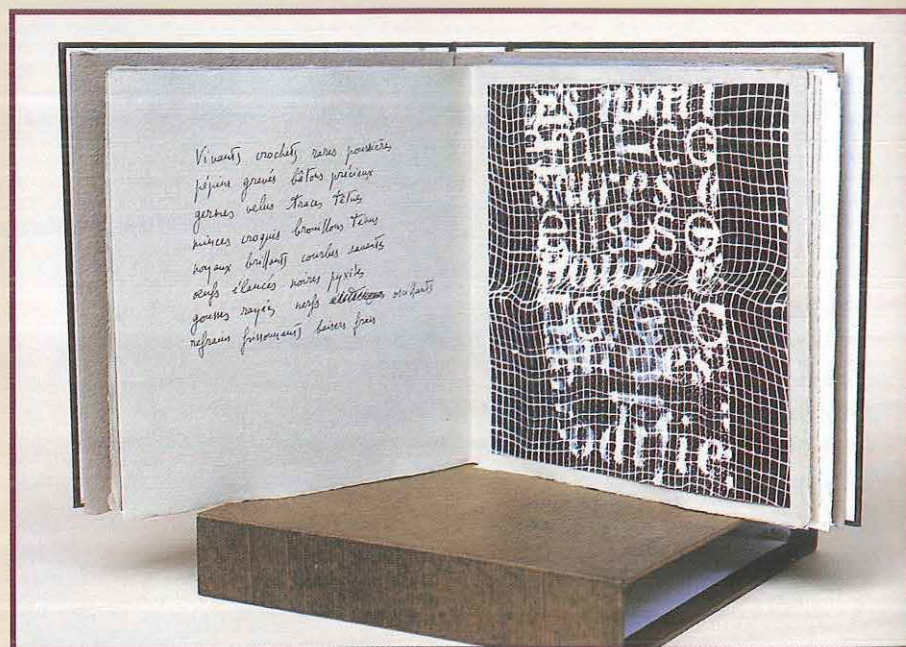
Mais bien sûr le photographe peut aussi aller chercher le texte dans les tableaux des musées, dans les livres, les manuscrits, les brouillons. Il dispose d'une immense gamme de phénomènes optiques textuels qui peuvent lui servir de matière première à partir de laquelle opérer ses transmutations.

Personne n'est plus apte que le photographe à moduler la page blanche du livre ; nul n'est mieux placé pour étudier la relation du mot écrit et de son support. Elle nous permet en effet d'écrire pratiquement sur tout. C'est elle donc qui nous permet d'étudier ce problème : que se produit-il lorsque tel mot apparaît sur tel fond ?

La photographie va nous donner une page « blanche » (entre guillemets parce qu'elle pourra être tout à fait noire) d'une infinie variété. Elle va nous permettre de graduer les transparences, la force du détachement de la lettre ou du mot par rapport à ce fond, de les voir devant ou derrière un certain nombre d'objets, d'écrans. Ce que la photographie nous donne alors c'est une possibilité toute neuve d'étudier l'apparition même de l'écrit par rapport au reste de la réalité.

Outre cela, elle procure une souplesse extraordinaire dans toutes les variations calligrammatiques. Si le poète veut travailler sur la différence de grandeur entre certains caractères pour certains mots, les techniques classiques de typographie lui opposeront une lourdeur considérable encore renforcée par les habitudes des institutions. Mais dans le laboratoire rien n'est plus facile que de varier la grandeur d'une partie du texte par rapport à l'autre, sa couleur, son intensité.

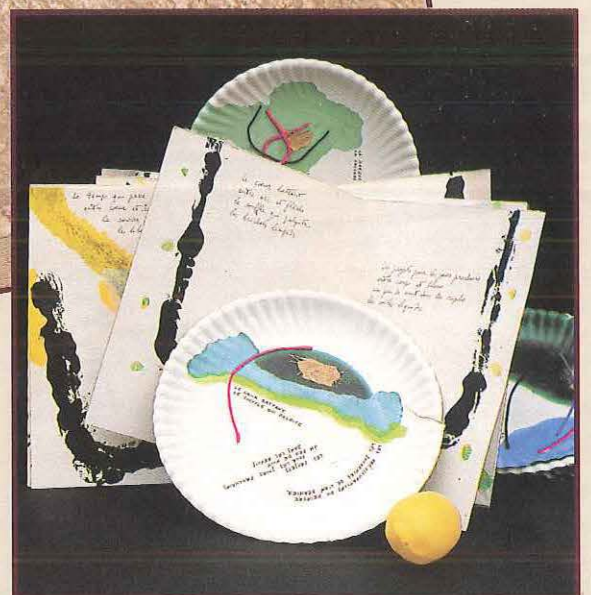
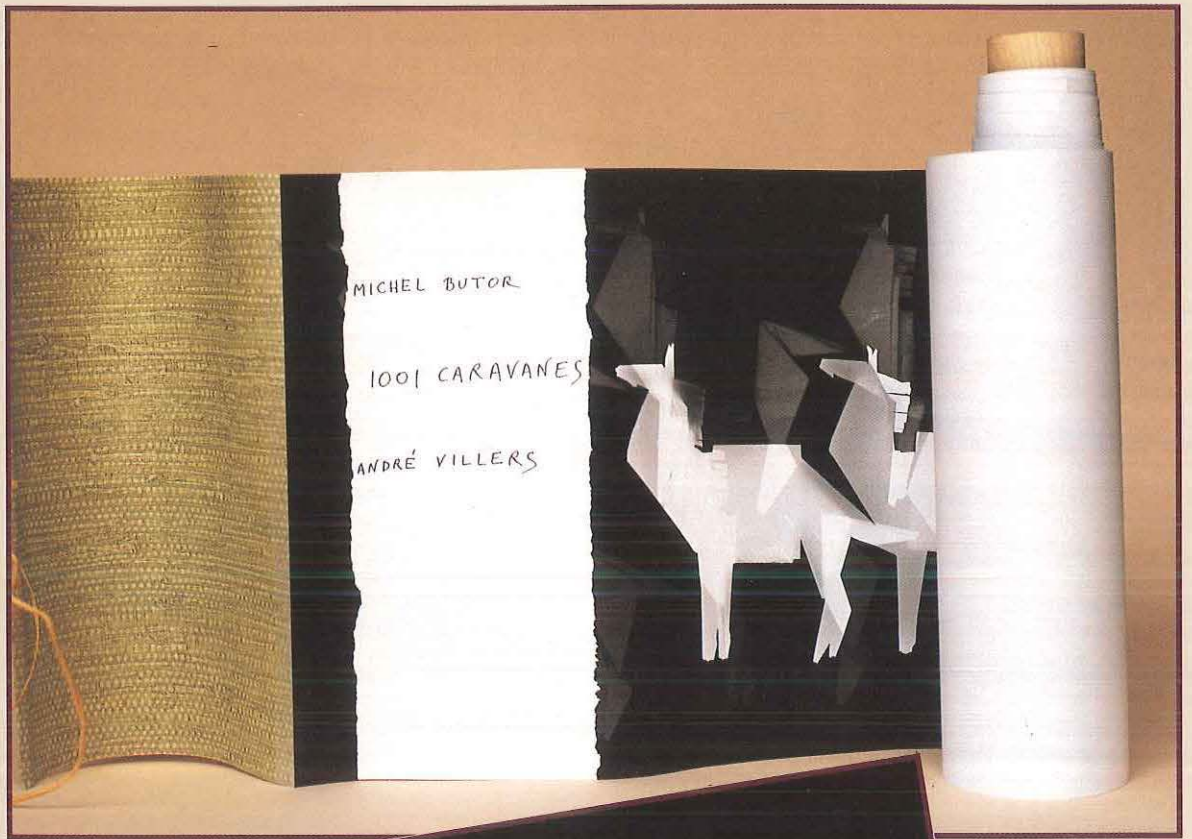
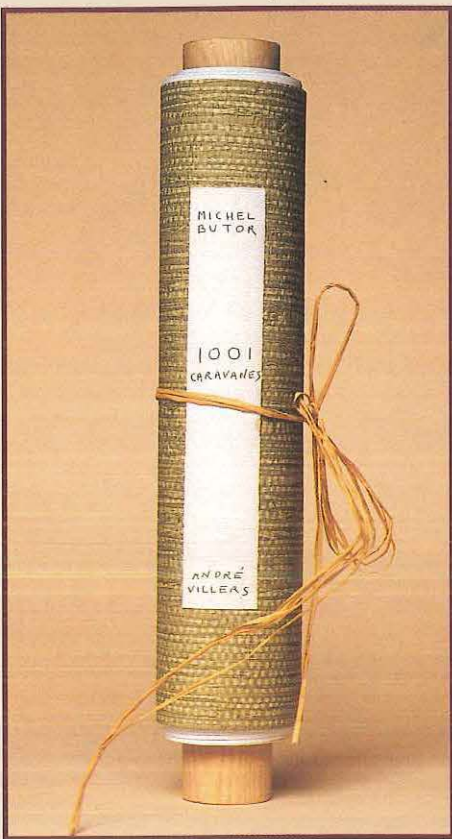
Le photographe complice de l'écrivain va pouvoir détacher à l'intérieur d'une matière-texte des phénomènes remarquables, les isoler, les citer comme le fait un critique travaillant sur le livre d'un autre, mais quelle délicatesse de ciseaux ! Passages qu'il pourra relier par des transitions de figures, de nuances merveilleusement



graduées. Nous avons alors une poésie de la photographie au sens littéral du terme, c'est-à-dire que le photographe lui-même produit un texte nouveau. L'écrivain peut d'ailleurs préparer des textes tels qu'ils fructifient particulièrement sous de tels traitements. Il travaille alors comme pour un musicien, sachant ou pressentant ce qui peut inspirer. A l'aube d'une transformation radicale du livre et donc de notre civilisation, certains photographes savent que leur art est une charnière fondamentale dans les aventures du texte.

Michel Butor, 1979

Propos lors d'une rencontre au musée Niepce, publiés dans un numéro spécial *Sud* consacré à André Villers, 1984.



Frédéric APPY,
Le déjeuner sur l'herbe.